

Religion et politique: Diodata Saluzzo entre Manzoni et Lamennais

Le 11 janvier 1828 Manzoni écrit à la poétesse Diodata Saluzzo pour lui exprimer les sentiments suscités en lui par un «passage de la lettre de Monsieur l'Abbé de la Mennais» dont elle a «eu la bonté de lui faire part»¹.

Une phrase de Lamennais en particulier, pénétrant au plus secret du *cœur* de l'auteur des *Fiancés* («il est religieux et catholique jusqu'au fond de l'âme») obligeait – par un amour chrétien de la vérité – un écrivain plus que tout autre réservé et répugnant à parler de lui-même à procéder, en face de son interlocutrice, à un examen de conscience. Naturellement, on s'éloignait ici du «gracieux» évoqué dans la première phrase (vous m'avez dit des «choses si gracieuses», dit la lettre au début) pour arriver au contraire au *mysterium tremendum* («il y a dans cet article un éloge magnifique, *qui me confond et qui m'effraie*»; «à côté d'une voix bienveillante il me semble que j'en entends une autre sévère, qui me dit: *Qui es-tu pour raisonner de mes justices?*»). Ce n'est donc pas un décor paisible que ces lignes suggèrent, mais des abîmes (l'abîme du *cœur* humain) où l'on peut entendre la voix de Dieu.

Il serait bon de s'arrêter, pour analyser cette lettre dans toute la richesse de sa texture, sur les trésors d'auto-analyse déployés par son auteur, non seulement en tant que croyant mais également comme écrivain («une telle conviction doit transparaître naturellement de tous mes écrits, ne serait-ce que parce qu'en écrivant, on voudrait être fort, et une telle force ne découle que de sa propre persuasion»; «Et je ne voudrais pas avoir à confesser que je ne la ressens jamais aussi vivement que lorsqu'il s'agit d'en tirer des phrases»), ainsi que sur sa relation avec d'autres textes de Manzoni comme l'introduction à la *Morale catholique*, et comme, plus particulièrement, deux autres lettres postérieures de quelques jours, l'une du 22 janvier au père Manera et l'autre du 4 février à Cesari (pour toutes les deux le prototype est sans aucun doute notre lettre à Diodata Saluzzo).

1 La lettre se trouve dans l'édition Arieti de A. MANZONI, *Lettere*, Milan, Mondadori, 1970, t. I, pp. 475-477. Précisons que dans le cours de notre travail nous avons adopté la graphie aujourd'hui usuelle de «Lamennais», même si à l'époque était encore utilisée, comme on le voit, celle de «de la Mennais» (en premier lieu par le Breton lui-même, qui adoptera l'autre orthographe dans une période ultérieure de son évolution idéologique).

On pourrait également – ce serait là une autre option non dépourvue d'attrait –, juste à partir de cette lettre, rediscuter la critique manzonienne qui s'est intéressée au rôle du catholicisme chez Manzoni, en particulier dans les *Fiancés*. Je pense notamment à des travaux issus de la patrie de Lamennais², à partir au moins de la thèse de Jacques Goudet intitulée *Catholicisme et poésie dans le roman de Manzoni* (1961), dans laquelle le critique affirme que Manzoni ne serait pas catholique «jusqu'au fond de l'âme», que, pour utiliser ses propres mots, «l'inspiration catholique ne parvient pas jusqu'à ce tréfonds de l'âme dont elle doit ressortir en poésie», et donc que dans le roman il y aurait poésie là où ce n'est pas la religion qui est l'inspiratrice. Et je pense encore à une critique «de gauche» comme celle d'Armand Monjo (qui publia une traduction des *Fiancés* au «Club des amis du livre progressiste»), selon laquelle le réalisme du roman l'emporterait sur la partie caduque due à l'idéologie catholique et se réaliserait malgré le catholicisme de son auteur. De ce point de vue, il me paraît significatif qu'un fin critique de formation marxiste tel que Nigro ait admis ultérieurement, dans son *Manzoni* de la *Letteratura italiana Laterza*: «Il faudra prendre acte qu'il était vraiment, comme l'écrivait Lamennais, «religieux et catholique jusqu'au fond de l'âme»».

Mais pour répondre aux deux exigences que nous avons déjà formulées (compréhension de la lettre dans toute sa richesse, réflexion sur le catholicisme manzonien), je pense qu'il faut abandonner le côté exclusivement manzonien pour nous occuper également de la correspondante Diodata Saluzzo, étudier le contexte dans lequel cette lettre s'insère, ainsi que les relations de Diodata Saluzzo et de Manzoni avec Lamennais. Ceci nous amènera à évoquer non seulement des rapports «privés», mais à souligner aussi, en ce qui concerne Diodata Saluzzo, la position du groupe d'intellectuels piémontais dont elle faisait partie face à la religion et à ce qui lui était relié, position fort différente des idées de Manzoni sur le sujet.

2 Pour d'autres précisions sur la réception française des œuvres de Manzoni (et entre autres notamment sur les écrits de Jacques Goudet) cf. le dernier chapitre de ce livre, consacré à «Manzoni en France».

1. La lettre dans le contexte de la correspondance de Lamennais

Commençons par reconstruire méthodiquement le contexte de cette lettre. Disons tout de suite que la note à ce propos d'Arieti, l'estimable éditeur des lettres de Manzoni, est loin d'être «exhaustive»³. Elle consiste en une longue citation d'une vieille étude de Zadei⁴ (auteur dans les années vingt de divers écrits sur Lamennais) qui ne brillait pas par sa précision. Ici, en particulier, cette étude affirme des choses erronées – par exemple que Lamennais demanda les *Fiancés* à la femme du comte Senfft (alors qu'il avait demandé l'ouvrage à sa fille Louise, amie de Diodata) – et surtout émet des hypothèses insoutenables, telles que l'existence d'une lettre non encore retrouvée de Lamennais à Diodata Saluzzo sur les *Fiancés*, analogue à celle qu'il adressa à Louise Senfft, et que Diodata Saluzzo aurait transmise à Manzoni: alors que c'est sans aucun doute la lettre à Louise Senfft qu'elle transmet à ce dernier. Du reste, il est fort significatif que Zadei, dans d'autres études, ignore l'importance du séjour de Lamennais à Turin en juin 1828 (sur lequel nous reviendrons) et affirme entre autres avec légèreté qu'il y fut l'hôte des de Maistre, alors qu'il le fut en réalité des Senfft⁵. Mais procédons par ordre.

C'est en septembre 1827, par conséquent trois mois après la parution du roman, que Louise Senfft dut mentionner pour la première fois les *Fiancés* dans une lettre à Lamennais. Celui-ci lui répondait, le 2 octobre:

J'ai vu, dans un fort plat journal [il s'agit, je pense, du «Globe»⁶] une espèce d'analyse du roman de Manzoni. Je vous serais extrêmement redevable si vous aviez la complaisance de me le faire adresser au bureau du Mémorial [le «Mémorial catholique», revue

3 Comme la définit Tissoni, avec un excès de générosité («Considerazioni su Diodata Saluzzo», in *Piemonte e letteratura 1789-1870*, Atti del convegno di San Salvatore Monferrato, 15-17 ottobre 1981, Turin, Regione Piemonte, s.d., t. I, p. 197, note 132).

4 *A. Manzoni e la traduzione del «Saggio sull'indifferenza» dell'abate Lamennais*, Brescia, Morcelliana, 1926.

5 Cf. *L'abate Lamennais e la fortuna delle sue opere in Italia*, Brescia, Morcelliana, 1928, p. 4. Cette affirmation fut aussitôt corrigée par A. GAMBARO, «Carteggi inediti del Lamennais con italiani», in *Giornale critico della filosofia italiana*, III (1928), p. 202, note 2.

6 Qui avait annoncé la parution du roman dans son numéro du 26 juillet et publié en août (le 11 et le 14) la traduction d'un article de la *Gazzetta di Milano*.

dirigée par Lamennais sur laquelle nous reviendrons ci-dessous]. Ce que vous m'en dites me fait singulièrement désirer de le lire.⁷

Et le 30 novembre il pouvait déjà conseiller à l'ami Berryer, son avocat dans le procès que lui avait intenté en 1826 le gouvernement français pour l'ouvrage *De la religion*,

Et, à propos de livres, connaissez-vous les *Promessi sposi* de Manzoni? C'est un ouvrage à lire; faites en sorte de vous le procurer. Il intéressera Mad.e Berryer, ...⁸

Le même jour il écrivait à la comtesse Senfft (la mère de Louise):

Je vous fais mille remerciements des *Promessi sposi*. Je viens d'achever le second volume [qui se terminait sur le chapitre XXIV] avec un extrême intérêt. Il y a des parenthèses un peu longues, comme la sédition de Milan, décrite d'ailleurs avec tant de vérité. Tout compensé, je préfère Manzoni à Walter Scott. Il n'aura pourtant pas, à beaucoup près, la même vogue, car il est religieux et catholique jusqu'au fond de l'âme. On voit aussi qu'il y a en lui quelque chose des sentiments qui animaient les Italiens au moyen âge, alors que les Papes travaillaient avec tant d'ardeur et de constance à l'affranchissement de l'Italie. On avait, dans ce temps-là, des idées bien différentes de celles qui ont régné depuis sur les grandes questions sociales. Renaîtront-elles? Dieu le sait. Aujourd'hui on n'a aucune idée du tout; – c'est plus court.

L'auteur peint avec énergie les énormes abus de la féodalité, et à cet égard il ne fait que parler le langage des chroniques. Mais qu'on lise l'Histoire des Républiques pendant les XIV, XV et XVI^e siècles, celle de Florence, par exemple: c'est un ruisseau de sang.

Il en faut revenir au mot de Montaigne: *Il n'y a point de pire bête à l'homme que l'homme*. Conclusion sur les *Promessi*: j'aime ce bon Manzoni, autant que j'estime son rare talent. Son ouvrage est du nombre de ceux qui sont les plus propres à faire du bien dans l'état actuel des esprits.⁹

7 F. DE LAMENNAIS, *Correspondance générale*, t. III, 1825-juin 1828, textes réunis, classés et annotés par Louis le Guillou, Paris, Colin, 1971, pp. 375-376, notamment p. 376.

8 *Ibid.*, pp. 412-413, notamment p. 413. A «*Promessi sposi*» l'éditeur de la lettre de Lamennais donne une note explicative qui en dit long sur sa compétence et ses scrupules en matière de précision, pour ce qui est de la culture italienne. Le roman aurait été publié en 1825 (1827) et *Dei delitti e delle pene* en 1762 (1764), tandis que les *Inni sacri* seraient datés de 1812-1820 (les quatre premiers sortent en 1815 et la *Pentecoste* en 1822). Quant aux «dramas», le *Conte di Carmagnola* aurait été «écrit» en 1820 (date de la parution) et l'*Adelchi* en 1823 (publié en 1822). De plus, Le Guillou nous informe que *Les Fiancés* ne reçurent leur forme définitive qu'en 1842 (l'édition illustrée avec la *Colonna infame*: 1840-1842).

9 *Ibid.*, pp. 414-415, notamment p. 415. On peut supposer diverses erreurs de transcription: j'ai corrigé en plusieurs endroits la ponctuation (il y avait des points-virgules insoutenables).

Comme on le voit, le jugement n'est pas uniquement esthétique ou uniquement religieux, mais comporte aussi des réflexions historiques et politiques sur lesquelles nous reviendrons. Mais il faut remarquer que le contexte même de la lettre – imprégné, comme il est naturel chez Lamennais, d'une attention enflammée pour les événements politiques de l'époque – indique une forte actualisation de la lecture des *Fiancés*. Nous lisons en effet, un peu plus bas: «Je vous donnerai des nouvelles de Mgr d'Herm[opolis]¹⁰ quand vous m'en donnerez de don Abbondio» (et dans la première partie de la lettre il avait parlé «de la peur, qui est une des puissances de ce temps-ci»)¹¹. Cette lecture résolument tournée vers l'actualité politique est également confirmée par la réponse de Louise Senfft (que nous lirons bientôt), et on la retrouve dans de rapides allusions contenues dans d'autres lettres, comme là où parlant du premier ministre Villèle qui s'obstinait à rester en selle, il est dit qu'il ne s'en ira pas avant que les «Monatti de la politique» ne l'emportent¹². Mais c'est surtout don Abbondio qui incite à des rapprochements avec le présent: dans la correspondance, on donne et on demande des nouvelles des don Abbondio français. C'est ainsi que le marquis de Coriolis écrit à Lamennais en parlant de «*son* voisin» don Abbondio¹³ ou affirme: «Ce qui effraye tout le monde, les Abbondio compris, ...»¹⁴. Voici donc la lettre de Louise Senfft, datée du 12 décembre:

Que je vous remercie d'avoir si bien nommé Don Abbondio! Je vous attendais là, jamais portrait n'a été plus habilement tracé, et ce qui le rend plus piquant *more inconsciously*.

10 L'abbé Denis-Luc Frayssinous (1765-1841), évêque titulaire d'Hermopolis (M. CAPURSO, «Un momento nella vita di La Mennais: la lettura dei *Promessi sposi*», in *Nuova Antologia*, LXXXV, 1799, novembre 1950, p. 295 note 20, énumère Frayssinous et l'évêque d'Hermopolis comme s'il s'agissait de deux personnes différentes).

11 Cf. LAMENNAIS, *Correspondance* cit., p. 415 et p. 414. A «don Abbondio» l'éditeur fait une note expliquant qu'il s'agit du «curé de Lecco» (!) dans le roman manzonien.

12 *Ibid.*, pp. 417-418 (lettre au marquis de Coriolis, 3 décembre 1827: «Je ne serais pas surpris qu'il fallût employer ce qu'à Milan, du temps de la peste, on appelait les *Monatti*, pour l'enlever de la rue de Rivoli», p. 417) et pp. 426-428 (lettre à la comtesse de Senfft, 19 décembre 1827: «Il est probable qu'il attendra l'ouverture des Chambres pour quitter, ou plutôt pour être emporté par les Monatti de la politique, comme les pestiférés de Milan», p. 427; les considérations sur Villèle dans la suite de cette lettre et dans celle du 21 décembre à Barryer sont très belles à cause du bonheur de l'écriture et de sa profondeur).

13 Dans la lettre de Paris du 2 décembre 1828 (LAMENNAIS, *Correspondance* cit., t. IV, pp. 507-508, notamment p. 507). Ici, «don Abbondio» est le nonce du pape à Paris Luigi Lambruschini.

14 *Ibid.*

L'hommage que vous rendez à Manzoni m'enchanté, j'ai reçu dernièrement à son sujet une lettre charmante du Cte Xavier de M[aistre] qui se plaint des longueurs de la famine et de la peste. Mais ces deux tableaux me paraissent de tels chefs d'œuvre en eux-mêmes que je leur passe volontiers d'éclipser Renzo. Que j'admire vos progrès en italien! Que je voudrais lire avec vous le Dante que vous possédez si parfaitement! Connaissez-vous *Foscarini*? C'est une fort belle tragédie d'une tendance détestable, écrite avec une verve entraînant. Il faut aussi que je tache de vous envoyer *Ipazia*, poème religieux et philosophique by my noble and learned friend Deodata Saluzzo Roero. Il renferme de grandes beautés quoiqu'un peu diffus. En voilà assez d'italien, ...¹⁵

Entre-temps, la lettre du 30 novembre contenant l'éloge de Manzoni parvenait à la connaissance du premier intéressé, précisément par l'intermédiaire de Diodata Saluzzo: la réponse de Manzoni dont nous sommes partis date, comme nous l'avons vu, du 11 janvier 1828. Mais il nous faudra avancer un peu plus dans le temps pour connaître également la suite de cet échange. Le 1er février (il s'agit là d'une lettre inconnue des spécialistes de Manzoni), Lamennais écrivait au baron de Vitrolles:

Si vous passez par Turin, vous verrez sûrement la famille de Senfft. Je sais qu'elle le désire fort. Achetez là ou ailleurs les *Promessi sposi* de Manzoni. C'est un des livres de ce genre qui m'a fait le plus de plaisir. Je le préfère à ceux de Walter Scott. Il y a des choses aussi pathétiques, et une plus fine observation de l'homme. On peut reprocher à cet ouvrage des parties épisodiques trop longues proportionnellement, comme la des-

15 *Ibid.*, t. III, p. 700 (*Appendice*). Le texte de cette lettre est défiguré par les erreurs de transcription. Outre des interventions concernant la ponctuation ou la graphie (ajout de l'italique à «more» et à «Ipazia»; correction du point en point d'exclamation après «parfaitement»), j'ai corrigé «Ruzo» en «Renzo»; «Frezia» en «Ipazia»; «poète» en «poème»; «Deodato Salluzo Roero» en «Deodata Saluzzo Roero». Quant au drame historique *Foscarini* (auquel aucune note n'est consacrée, comme c'est le cas du reste pour les autres œuvres et les autres noms de personne mentionnés dans la lettre), il s'agit évidemment de l'œuvre de Giovan Battista Niccolini représentée pour la première fois à Florence, avec un très grand succès, le 8 février 1827, qui paraît naturellement, dans le milieu que nous reconstituerons plus loin dans tous ses détails, «d'une tendance détestable» à cause de son esprit libéral (il faut y noter, dès le tout début, la tirade anti-espagnole – à valeur anti-autrichienne – dans le discours du doge et un peu plus loin, derrière le spectre ténébreux de l'Inquisition d'Etat, l'allusion à l'atmosphère suffocante de la Restauration: «e questa morte / Delle idee più sublimi, ordin si chiama» – «et cette mort / des idées les plus sublimes, on l'appelle ordre», I, 3). Ce passage est également important parce qu'il nous informe d'une lettre de X. de Maistre sur *Les Fiancés* encore inconnue, pour autant que je sache.

cription d'une émeute, et celle de la peste de Milan; mais ces morceaux pris à part sont des petits chefs-d'œuvre.¹⁶

Quelques jours plus tard, le 5 du même mois, à la fin d'une très belle lettre à la comtesse de Senfft sur les incertitudes ou pour mieux dire sur les certitudes négatives de la situation politique¹⁷, Lamennais accuse réception, en des termes émus et louangeurs, de la lettre (ou plus probablement de la copie de la lettre) de Manzoni à Diodata Saluzzo:

J'ai été extrêmement touché de la lettre de Manzoni. J'en remercie la Comtesse Louise. Il y a là un charme de douceur modeste et d'humilité naïve qui ravit. J'avais une grande estime pour l'auteur des *Promessi sposi*, mais j'aime de tout mon cœur l'auteur de la lettre.¹⁸

2. Les interprétations de la critique

Nous renvoyons à un autre ouvrage l'étude de la suite des rapports entre Manzoni et Lamennais et nous avons du reste évité de nous arrêter ici sur ceux qui précédaient la lecture des *Fiancés*. Disons seulement qu'il s'agira de textes d'un grand intérêt encore ignorés des spécialistes de Manzoni¹⁹. Le problème présent est que, même eu égard aux textes déjà connus (en réalité tous ne l'étaient pas) que nous venons de présenter, l'interprétation fournie jusqu'à maintenant par la critique est inacceptable. A. M. d'Ambrosio Mazziotti écrit, dans une étude datant de 1982 où la confusion

16 *Ibid.*, t. IX (*Suppléments inédits*), pp. 226-227, notamment p. 227. Le volume est paru en 1981 et aurait donc pu à la rigueur être connu par A. M. d'Ambrosio Mazziotti, qui l'ignore (auparavant, la lettre était inédite).

17 Où il argumentait entre autres: «Il faut s'élever au-dessus de la terre, et contempler de là le grand spectacle, qui, en un sens, n'a rien d'humain. D'intérêt véritable et pris dans le fond de l'âme, je ne pense pas qu'on puisse en sentir, aux temps où nous vivons, pour quelque autre chose que l'Eglise»: phrases qui nous rappellent la lettre du 30 novembre par le passage sur l'inhumanité du spectacle – résumée alors dans la citation de Montaigne – et par ce «fond de l'âme» qui révèle en réalité toujours davantage, au-delà de la projection qu'il en faisait sur Manzoni, comment sa manière de sentir et de vivre la foi était dans les faits très différente de celle de l'écrivain lombard.

18 *Ibid.*, t. III, p. 464 ss., notamment p. 465.

19 Cf. d'Ambrosio Mazziotti (cit. dans la note suivante), p. 145: «Nous ne savons pas non plus si Lamennais au cours des années suivantes a jamais fait allusion à l'écrivain lombard pour lequel il avait éprouvé en 1827 une si vive sympathie».

chronologique règne en maître²⁰ (et dès lors que nous avons affaire à une personnalité comme celle de Lamennais dont les positions évoluent, cela entraîne de graves conséquences), que cet échange de lettres à propos des *Fiancés* marque un moment d'entente particulière entre Manzoni et Lamennais, parce que ce dernier était désormais proche des positions catholico-libérales. Elle dit également, c'est vrai, qu'il n'en était pas encore arrivé au point d'en faire ouvertement profession (comme il le fera avec l'«Avenir»), mais en substance elle le présente déjà sous cet éclairage, rapprochant ainsi sa réaction de celles «d'autres auteurs du catholicisme libéral» tels que Lamartine ou Montalembert. D'ailleurs A. M. d'Ambrosio ne se différencie guère en cela de Marcello Capurso, le spécialiste qui l'avait précédée et qui considérait 1827 comme une année de transition (des positions de l'*Essai* à celles de l'«Avenir»), au cours de laquelle (il citait un

20 Cf. A. M. D'AMBROSIO MAZZIOTTI, *Incontri e dissidi manzoniani*, Brescia, Morcelliana, 1982. Lisons pour le moment comme spécimen (mais nous aurons l'occasion de fournir d'autres preuves, plus proches des faits qui nous concernent, que cet ouvrage n'est pas fiable), ce passage se rapportant à une lettre de de Cazalès à Manzoni: «Plus intéressant, dans le but d'éclairer la position de Manzoni en ce moment particulièrement délicat de l'histoire du catholicisme libéral, est l'échange qu'il eut en 1832 avec Edmont de Cazales. Ce dernier avait fait partie des prêtres dirigés spirituellement par Lamennais et par son frère à La Chênaie; après l'encyclique, il s'était immédiatement plié à l'autorité du Pape et avait fondé, avec d'autres disciples du Breton, un journal, *La revue européenne*: il se proposait de diffuser la partie de la doctrine de Lamennais qui n'était pas tombée sous la condamnation du Pape et de recueillir ainsi, au-delà des questions politiques, le consentement et la sympathie de tous les intellectuels chrétiens d'Europe. – Sur le conseil de Lamartine, Cazalès s'adressa également à Manzoni [...]» (*ibid.*, pp. 128-129). Or, Cazalès commença ses études de théologie en 1837 et fut ordonné prêtre en 1843. Quant à l'encyclique *Mirari vos*, elle est du 15 août 1832, tandis que la lettre de Cazalès à Manzoni est datée du 15 janvier 1832. La *Revue européenne* avait déjà été fondée en septembre de l'année précédente. En réalité, certains passages antérieurs font penser que d'Ambrosio Mazziotti croit que *Mirari vos* est de 1831, et cette erreur entraîne de nombreuses conséquences erronées. Ainsi, d'après elle, Lamennais quitta la France pour l'Italie en décembre 1830 (mois pendant lequel il aurait rencontré Rosmini) et y serait resté jusqu'en août 1831, alors que pendant toute cette période au contraire Lamennais resta en France. En réalité, le voyage en Italie auquel semble faire allusion d'Ambrosio doit être différé d'un an et se déroule donc de décembre 1831 à août 1832, lorsque le Breton se transporta à Munich, où le rejoignit l'encyclique papale (quant à Rosmini, Lamennais eut l'occasion de le rencontrer au cours du voyage de juin 1828 dont nous parlerons).

fragment de lettre de novembre 1827) le Breton se serait rallié à la liberté de la presse²¹.

Or, que Lamennais vécût un processus de changement plus ou moins graduel, il n'y a naturellement aucune difficulté à l'admettre. Mais ses positions publiques et celles de son entourage (ainsi que, comme nous le verrons, celles de ses admirateurs piémontais) étaient encore et apparaissaient dans l'ensemble, en 1827-28, réactionnaires. Capurso écrit²² qu'à l'époque de la lecture des *Fiancés* Lamennais avait contre lui «nombre d'évêques», citant à l'appui un passage de «l'évêque de Pignerol» (Pietro Giuseppe Rey). Le fait est que ce passage est de mai 1829 et que Rey y faisait allusion (sans l'avoir lu, mais il fera par la suite amende honorable) au *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise*, paru en février de la même année. La lecture des *Fiancés* se situe, elle, à la fin de 1827. D'ailleurs, en juin 1828, parmi les ecclésiastiques qui fêtent Lamennais à Turin, se trouve justement Pietro Giuseppe Rey...

Du reste, il suffit de lire le compte rendu des *Fiancés* qui parut en avril 1828 dans le «Mémorial catholique» (la revue de Lamennais à laquelle, comme on l'a vu, le Breton avait demandé que le roman fût envoyé) signé par O'Mahony: le traducteur Rey-Dusseuil y est attaqué pour avoir ajouté à son édition «un discours préliminaire philosophico-libéral qu'on croirait être fait avec des articles du *Constitutionnel* ou dont, au besoin, le *Constitutionnel* pourrait faire des articles»²³.

Toujours dans cette perspective nullement catholico-libérale, nous nous arrêterons plus loin sur les aspects significatifs du groupe turinois qui sert de filtre à ce rapport épistolaire entre Manzoni et Lamennais.

21 Cf. CAPURSO, *Un momento* cit., pp. 278-296. Le passage de la lettre en question, qui n'est pas aussi univoque, est cité p. 294 et peut être lu aujourd'hui dans la *Correspondance* cit., t. III, pp. 406-407 (lettre à de Senfft du 19 novembre 1827).

22 *Un momento* cit., p. 285.

23 Cf. O' MAHONY, «*Les Fiancés ... traduits par Rey-Dusseuil*», in *Mémorial catholique*, IX (avril 1828), pp. 264-273. Du reste O'Mahony restera constamment réactionnaire et lorsque, en 1830, Lamennais en finira avec le *Mémorial catholique* pour inaugurer l'*Avenir*, il créera à Fribourg un autre journal, avec de Bonald et von Haller, intitulé l'*Invariable, nouveau Mémorial Catholique*, en tête duquel figurera la devise «demaistrienne» «religio aroma scientiarum» (celle de l'*Amico d'Italia*, le journal turinois dont nous nous occuperons sous peu, était «La religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre», due justement à l'écrivain savoyard) et qui portera, en avant-propos, une rude attaque contre Lamennais et contre l'*Avenir* (l'*Invariable* avait été autrefois le titre d'un journal ultraroyaliste des années de la Révolution).

En réalité, pour expliquer la pensée de Lamennais à l'époque de la lecture des *Fiancés*, il faut remonter, plus qu'au *Des progrès*, au *De la religion dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, paru en deux volumes en 1823 et 1826 (et rapidement traduit en italien), où est exaltée la suprématie de l'Église sur le pouvoir civil et où l'on exhorte à un retour au Moyen Âge²⁴. Dans la lettre du 30 novembre 1827, le sang qui tache l'histoire des républiques italiennes du XIV^e au XVI^e siècles est rapproché dans une même condamnation de la représentation des abus de la féodalité faite par Manzoni. Autrement dit, si la féodalité avait des torts, le système républicain n'avait certes pas fait mieux. Et à la conclusion pleine de pessimisme sur l'homme et sur sa capacité à vivre dans la paix et la justice, s'oppose précisément l'attachement à l'Église, aussi en tant que force historique²⁵.

- 24 Le schéma du raisonnement du Breton était résumé par lui-même de la façon suivante: «Point de pape point d'Église, point d'Église point de christianisme, point de christianisme point de religion, au moins pour tout peuple qui fût chrétien, et par conséquent point de société» (cf. *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, Paris, Lachevardière, 1825, t. I, et 1826, t. II, notamment, pp. 52-67). L'ouvrage (d'Ambrosio, *Incontri* cit., p. 114, remplace le *civil* du titre par *social*) fut rapidement traduit en italien par le dominicain génois Tommaso Buffa (Italie, s.a. mais 1827: premier volume déjà Genova, Arena, 1825).
- 25 La question inexprimée par Lamennais, qui le poussera à modifier ses positions, était en fait: la papauté saura-t-elle reprendre avec l'«ardeur» et la «constance» d'alors l'initiative historique? et, surtout: quelles sont les forces sur lesquelles elle peut s'appuyer? Dès cette date, les Senfft savaient en confiance que Lamennais avait de sérieux doutes sur la capacité des jésuites à faire face aux exigences du moment. L'interprétation donnée par Capurso de la pensée politique exprimée dans la lettre (aux pp. 292-293) est illégitime et pêche par anachronisme, car il l'insère au milieu d'autres lettres bien plus tardives (comme celle du 11 avril 1829 à Senfft). L'opposition, p. 293, entre «motif janséniste» chez Manzoni et «motif purement catholique» chez Lamennais est inacceptable, dans les termes «mythiques» où elle est faite (et cf. ce que je dirai, en conclusion, sur des thèses analogues de Goudet). En réalité, l'article tout entier est imprégné d'un historicisme idéaliste et des clichés qui s'y rattachent (critique du «caractère abstrait du siècle des lumières», célébration de l'histoire comme «histoire de la liberté»), points de vue que l'on n'est plus porté à partager aussi facilement.

3. Le groupe turinois: Senfft, Cesare d'Azeglio, l'«Amico d'Italia» et le rôle de Diodata

Le groupe turinois auquel nous avons fait allusion avait un nom, «Amicizia cattolica», une revue, l'*Amico d'Italia*, un promoteur, le marquis Cesare d'Azeglio²⁶. On doit à une étude d'Angiolo Gambaro (*Sulle orme del Lamennais in Italia*), ignorée jusqu'à présent tant par les spécialistes de Manzoni que par ceux de Diodata Saluzzo, et en particulier à son premier volume, daté de 1958, consacré à *Il lamennesismo a Torino*²⁷ une vaste enquête sur ce groupe et l'identification précise de son caractère lamennaisien, du Lamennais première manière, celui qui va des *Mélanges* et des volumes de *l'Essai* jusqu'au *De la religion*. Gambaro s'attarde longuement sur le séjour de Lamennais à Turin du 4 juin au 4 juillet 1828, où il fut l'hôte, comme nous l'avons dit, des Senfft. Ce fait est étroitement lié à notre sujet, car dès qu'elle fut sûre de l'arrivée du Breton, le 29 mai, Diodata Saluzzo écrivit aussitôt à Manzoni en l'invitant à Turin pour qu'il l'y rencontrât:

L'Ab. de Lamennais vient à Turin, et je suis chargée [par le comte Senfft, comme il est déclaré explicitement dans la partie précédente de la lettre] de vous prier de venir le rencontrer ici, parmi nous, car l'Abbé, je ne saurais dire pourquoi, ne veut pas poursuivre jusqu'à Milan: je sais très bien que vous ne viendrez pas, mais si jamais cela devait arriver, je désirerais le savoir plus que quiconque; certes, je ne quitterais pas Turin, ou j'y retournerais aussitôt si Alessandro Manzoni s'y trouvait, ne serait-ce que pour quelques heures, et même s'il venait pour d'autres et non pas pour moi.²⁸

Il est symptomatique qu'A. M. d'Ambrosio Mazziotti, lorsqu'elle a publié la première cette partie de la lettre (qui ne porte pas d'indication d'année), se soit empêtrée dans un problème de datation, penchant finalement pour

26 «Amicizia cattolica» (1818-1828) avait repris l'héritage de l'«Amicizia cristiana» (1780-1811), fondée à Turin par le jésuite Diessbach et passée ensuite (1798) sous la direction de l'abbé Lanteri, jusqu'à la suspension à laquelle la contraignit le gouvernement napoléonien. Le secrétaire en était Cesare d'Azeglio, fondateur et principal rédacteur de la revue qui y était rattachée: l'*Amico d'Italia* (1822-1829). Voir, outre l'ouvrage de Gambaro que nous allons citer, C. BONA, *Le «Amicizie». Società segrete e rinascita religiosa (1770-1830)*, Turin, Deputazione Subalpina di Storia Patria, 1962.

27 Turin, Deputazione Subalpina di Storia Patria, 1958.

28 La lettre, qui se trouve à la bibliothèque de Brera (Manz. B. XXVII. 13), est traduite à partir de la transcription de TISSONI, *Considerazioni* cit., pp. 167-168, notamment p. 167.

1830 (contre 1829, proposé par l'index des correspondants de la bibliothèque de Brera²⁹): si l'on connaît les biographies de Lamennais, auxquelles pourtant l'auteur elle-même se réfère de façon explicite, ainsi que l'étude spécifique de Gambaro, il ne peut y avoir aucun doute sur l'attribution à l'année 1828³⁰.

29 «Mais le problème le plus épineux concerne la datation. La lettre porte une seule indication: Turin, 29 mai. Certaines références à une lettre de Diodata Saluzzo du 9 juin 1829 ont incité à la dater, approximativement, de 1829. Mais en 1829 Lamennais était en France, et ce n'est qu'en décembre 1830 qu'il partit pour l'Italie, où il resta jusqu'en août 1831 (la rencontre avec Rosmini, par exemple, eut lieu en décembre 1830). Si nous supposons que la lettre de D. Saluzzo date au contraire de 1830, nous devons penser que Lamennais avait projeté de rencontrer Manzoni pendant son retour de Rome en France. Ici se pose l'autre question des raisons pour lesquelles Lamennais ne voulut pas se rendre à Milan. Ces raisons pourraient être politiques: l'abbé ne voulait pas se rendre en territoire autrichien, étant donné sa réputation de libéral et de révolutionnaire; mais nous savons qu'en revenant en France, il s'arrêta un certain temps à Venise: il n'avait donc aucun préjugé contre la Lombardie-Vénétie. Concrètement, tout le projet exposé par D. Saluzzo semble faire partie d'un programme qui se réalisa par la suite d'une manière totalement différente.

Reste l'hypothèse selon laquelle la lettre serait de 1829 et ferait donc allusion à un projet de voyage de Lamennais en Piémont, indépendant du voyage à Rome qui suivit. Mais on ne trouve aucune trace de ce projet dans les biographies de Lamennais» (D'AMBROSIO, *Incontri* cit., pp. 125-126). Pour le voyage de décembre 1830-août 1831, qui est une réinvention de celui de décembre 1831-août 1832, comme pour la rencontre avec Rosmini, voir ma note 20. A. M. d'Ambrosio induit d'autant plus en erreur qu'on pourrait la croire fiable, au moins en ce qui concerne les données regardant la vie de Lamennais. C'est pour cela que nous insistons sur les critiques, car depuis qu'il est sorti, le livre semble être devenu le point de référence principal à ce sujet, comme s'il pouvait remplacer le «vieux et discuté» (mais en réalité bien plus riche) Ruffini. C'est ainsi qu'on en voit louer la précision («il puntuale e approfondito studio») dans un essai sérieux et informé d'Accame Bobbio («Manzoni e la «pace orribile» (per usare un'espressione da lui applicata al gentilesimo) della Restaurazione», in *Poesia politica religione nel decennio 1812-22*, Atti del convegno di Busto Arsizio, 16-18 novembre 1984, éd. U. Colombo, Milan-Busto Arsizio, 1987, pp. 59-84, notamment p. 80). Mais je suis le premier à devoir regretter de lui avoir accordé, dans le compte rendu cité à la note suivante, un crédit excessif.

30 Sur la base de raisons inhérentes aux textes de Diodata Saluzzo, dans un compte rendu que je fis du volume de d'Ambrosio (dans la *Rivista di storia e letteratura religiosa*, XIX, 3, 1983, pp. 502-507, notamment p. 507), j'excluais résolument 1830 et je pensais encore – entre les deux années précédentes – pour 1829. Tissoni au contraire (publiant dans son ouvrage, contemporain mais indépendant de celui de d'Ambrosio, la lettre dans son intégralité) avait écrit que l'année pouvait être «aussi bien 1828 que 1829», mais qu'il considérait la première possibilité «nettement plus probable». Avec l'approfondissement du côté relatif à Lamennais, la preuve en est maintenant acquise.

Manzoni n'alla pas à Turin, et peut-être sa «réticence [...] à se déplacer» (d'Ambrosio) suffirait-elle à expliquer la chose, si l'on n'était tenté d'ajouter que l'écrivain lombard (qui avait fait l'année précédente un voyage bien plus long) était aussi parfaitement conscient du climat idéologique au milieu duquel il serait arrivé (ô combien éloigné, inutile de le dire, de celui de l'*Antologia* du genevois Vieusseux...) et il n'avait envie ni de souscrire à des choses qu'il ne partageait pas ni d'engager des polémiques.

En dehors de la famille Senfft, de Cesare d'Azeglio et de ses cousins Cesare et Diodata Saluzzo, auxquels il sera opportun de consacrer davantage de place, nous trouvons réunis pour faire fête au Breton, au cours de son séjour turinois (qui était le deuxième: il était déjà passé à Turin en 1824), parmi les laïcs, à côté de diplomates comme le baron von Daiser-Sylbach ou le chevalier d'Orly, des nobles comme de Maistre, Balbo, Brignole Sale, Avogadro di Collobiano della Motta, Provana di Collegno, Galeani Napione, del Carretto di Lesegno, Franchi di Pont, et encore le médecin Rossi, traducteur de *l'Histoire de la Réforme* de Cobbett, Bayer, et le jeune lettré Parma; parmi les ecclésiastiques, outre le chargé d'affaires du Saint Siège, monseigneur Tosti, futur cardinal (dans un rôle d'observateur, mais en réalité critique envers ces «riscaldati liguoristi»), l'évêque Rey, mentionné plus haut, le père Lanteri, Bossi, les jésuites Rothaan, Grassi et Manera et le père franciscain Benigno di Vallebuona³¹.

31 Cf. A. GAMBARO, *Sulle orme del Lamennais*, pp. 130-131. Pour Prospero Balbo, ministre d'Etat et président de l'Académie des Sciences, beau-frère de Cesare d'Azeglio et faisant partie dès 1801 des pasteurs de la Doire avec Cesare et Diodata Saluzzo (un homme que l'on ne peut certes pas réduire à la dimension réactionnaire de l'*Amicizia cattolica*), cf. la vaste monographie de G. P. Romagnani. A l'*Amicizia cattolica* dis-soute appartenaient au contraire Rodolphe de Maistre (le fils aîné de Joseph), Gian Carlo Brignole Sale et Luigi Provana, tout comme Emiliano Avogadro était fidèlement associé au *Mémorial catholique*. Giovanni Francesco Galeani Napione et Giuseppe Franchi di Pont (présents tous deux, ainsi que son frère Cesare, dans la couronne poétique organisée par Diodata *In morte di Carlotta Melania Duchi Alfieri*, Parma 1807) étaient des collaborateurs de l'*Amico d'Italia*. Le premier, qui avait été auparavant rédacteur à l'*Ape*, dont nous parlerons plus loin, y publia surtout des comptes-rendus (IV, 1823, pp. 204-209, pp. 285-293; V, 1824, pp. 150-158, pp. 273-290; XII, 1827, pp. 248-262); Giuseppe Franchi (auteur également d'un sonnet à la louange de Diodata dans l'*Acclamazione* de Fossano de 1797) l'ode *Alba della Resurrezione* (III, 1823, pp. 165-269). Je reviendrai dans un autre travail sur le père Francesco Manera: il faut seulement indiquer ici que sa lettre à Manzoni du 29 décembre 1827 contient probablement une référence à la lettre de Lamennais de novembre d'où nous sommes partis: «Je me contenterai de me réjouir en moi-même de ce que tous les vrais savants et toutes les âmes bonnes en Italie et au dehors aiment et apprécient l'*âme bénie* de Man-

C'étaient pour la plupart des hommes convaincus de la subordination du pouvoir civil au pouvoir ecclésiastique (c'est bien pour cela que, dans les premiers jours de juin, le roi avait demandé et obtenu la dissolution de l'«Amicizia»; quant à l'*Amico d'Italia*, il continuera encore pendant un an), et cependant des monarchistes déferents. La présence parmi eux de jésuites n'est pas due au hasard. Dans le domaine de la théologie morale, par exemple, ce n'était pas seulement un homme comme Lanteri qui se distinguait par ses batailles en faveur du probabilisme, mais encore Brignole Sale qui devait se signaler en 1829, en tant que chef du «Magistrato della Riforma», par un coup de main contre le probabilioriste Dettori, privé de butte en blanc de sa chaire (à Milan, où il avait dû se réfugier, Dettori fut présenté par Manno à Manzoni en termes significatifs)³².

Le comte Ludwig Senfft von Pilsach hébergeait Lamennais à Turin. Lors de son séjour parisien, cet ancien élève de Kant à l'université de Königsberg, était passé, grâce à Lamennais, Bonald et Frayssinous qui avaient conjugué leurs influences, du luthéranisme au catholicisme, et avait aussitôt

zoni» (*Carteggio di Alessandro Manzoni*, publié par G. Sforza et G. Gallavresi, Milan, 1912 et 1921, t. II, pp. 378-379, notamment p. 378. L'expression, soulignée par Manera lui-même, renvoie en premier lieu à la relation, parue dans la *Gazzetta torinese*, de la leçon inaugurale pour l'année 1827-1828 du cours d'éloquence à l'Université, prononcée par le même Manera, dans laquelle il abordait le sujet de la «grande dispute» entre Classiques et Romantiques et le résolvait en parlant «des écrits de cette âme bénie d'Alessandro Manzoni»). Pour le moment, cf. sur lui [P. PIRRI], «Un amico del Manzoni: Francesco Manera S.J. – Con lettere inedite», in *Civiltà Cattolica*, an 86, 1935, pp. 372-390, qui reste toutefois muet sur les rapports, tant *de visu* qu'épistolaires, entre le jésuite et Lamennais.

32 Par une lettre du 24 avril 1830: «C'est là le professeur théologien Dettori, dont la grande et forte intelligence et les vicissitudes rappellent d'une certaine manière le temps des écrivains les plus illustres de Port-Royal». Le passage – qui n'a pas échappé à Ruffini (*La vita religiosa di Alessandro Manzoni*, t. II, p. 193) – se trouve dans *Carteggio di Alessandro Manzoni* cit., t. II, pp. 609-610.

Attirés par le désir de connaître la célébrité qu'est Lamennais, mais critiques à son égard, vont le rencontrer en ce mois de juin turinois aussi bien une personnalité proche du point de vue idéologique du groupe cité comme Antonio Rosmini (membre correspondant de l'Amicizia cattolica, en rapport épistolaire assidu avec d'Azeglio depuis 1821) qu'une autre dont on peut deviner qu'elle en est déjà très éloignée comme Vincenzo Gioberti (qui rappellera dans le *Gesuita moderno* les batailles de Dettori contre l'«infame probabilistarum pecus»). Ils auront en commun, avec des procédés différents, une critique pénétrante mais courtoise des paralogismes de la théorie lamennaisienne du sens commun, et le sort de ne pas être jugés dignes d'une grande attention de la part du critiqué.

décidé de devenir, dans la capitale française, un membre actif de la «congrégation» du père jésuite Ronsin, dont il avait même été nommé préfet³³. Il était donc naturel qu'ayant été nommé, le 1^{er} février 1826, ministre d'Autriche auprès de la cour de Sardaigne à Turin, il se liât aussitôt d'amitié avec d'Azeglio et s'insérât dans le groupe de l'«Amicizia cattolica». Il suffit de relire les lettres de Manzoni à Tosi au cours de son deuxième séjour parisien, avec leurs allusions à la question protestante, à Lamennais, aux jésuites et à Frayssinous pour se rendre aussitôt compte, par contraste, du sens de ces positions et de leur distance par rapport à celles du Lombard³⁴.

Le marquis Cesare d'Azeglio, père de Roberto et de Massimo, mais aussi de Luigi, déjà jésuite à l'époque³⁵, grand ami de Joseph de Maistre (mort en 1821) et lié désormais, entre autres, à son fils Rodolphe, était depuis longtemps engagé de toutes ses forces dans une position de traditionalisme théocratique et légitimiste austère et tenace, au point d'organiser chez lui, outre les réunions des «Amis» le jeudi soir, des rencontres dominicales d'universitaires auxquels il administrait lecture et commentaire de Bonald ou de von Haller. Il jugeait d'ailleurs ce dernier un peu trop léger lorsqu'il affirmait que les protestants, s'ils étaient de bonne foi, pouvaient être sauvés: comment pouvait-on, à ce moment là, être de bonne foi et protestant?³⁶

L'*Amico d'Italia*, revue qu'il avait fondé en 1822 et qu'il dirigea jusqu'à la fin en 1829 (seize volumes au total), menait une bataille tenace contre les

33 Pour des informations plus approfondies sur Senfft et sa famille, cf. GAMBARO, *Sulle orme* cit., pp. 61-62, et note 177 à la p. 62.

34 Cf. les lettres à Tosi du 1^{er} décembre 1819 et du 7 avril 1820 dans l'éd. Arieti cit., t. I, pp. 188-190, pp. 205-208.

35 Sur Roberto d'Azeglio, le fils aîné, impliqué dans les émeutes de 1821 et très lié à Diodata Saluzzo, cf. N. NADA, *Roberto d'Azeglio*, I. (1790-1846), Rome, Istituto per la Storia del Risorgimento Italiano, 1965. Par contre, aucune lettre de Massimo, parmi celles que l'on peut trouver aujourd'hui dans le premier volume de l'édition monumentale de l'*Epistolario* publiée par G. Virlogeux (Turin, Centro Studi Piemontesi, 1987), ne concerne directement le poète. Quant au père Luigi, un tableau de son activité est retracé dans *Carteggio del padre Luigi Taparelli d'Azeglio*, Torino 1932, qui propose également une bibliographie minutieuse établie par le père Pietro Pirri, aux pp. 25-56.

36 Il s'agissait pour la plupart des ex-élèves de son fils, le père Luigi Taparelli, recteur du Real Collegio de Novare (sur ces réunions, cf. GAMBARO, *Sulle orme* cit., pp. 30-31, et note 84 à la p. 31). Sur la personne de Cesare d'Azeglio cf. *ibid.*, pp. 31-34, et les indications bibliographiques à la note 86, pp. 31-32. A celles-ci s'ajoutent naturellement BONA, *Le «Amicizie»* cit., et NADA, *Roberto d'Azeglio* cit., t. I, cap. I, § 1.

écoles lancastériennes que Manzoni approuvait au contraire, dégoûté par les attaques du Lamennais des *Mélanges*³⁷. Or c'est justement les *Mélanges* qu'«Amicizia cattolica» décida de réimprimer à ses frais à Turin³⁸.

Mais il faut s'arrêter surtout sur les prises de position de la revue – plus précisément de son directeur – dans le domaine littéraire.

Dès le début, pour conférer du lustre à son journal, Cesare d'Azeglio avait essayé d'y attirer Manzoni en tant que collaborateur, comme en témoigne sa lettre du 18 septembre 1820, à laquelle la réponse ne fut évidemment pas positive³⁹, et il était naturellement sensible à la renommée du champion de l'apologétique et de la littérature catholique en Italie. «Amicizia cattolica» fit une publication en 1824 à Turin, et en 1826 à Rome, des *Osservazioni sulla morale cattolica*⁴⁰. L'*Amico d'Italia* avait publié en 1823, à l'insu de son auteur, la *Pentecoste*⁴¹, et en 1825 un jugement élogieux, dû à d'Azeglio, sur le Manzoni lyrique et tragique⁴². Cela n'empêcha pas le marquis, dans trois articles de 1825 signés par lui⁴³, de prendre fait et cause, sans jamais se référer à la lettre du Lombard reçue en 1823, contre les excès du Romantisme (réduisant en fait celui-ci à des «excès») et, en particulier, contre tous ceux qui en exaltaient sans réserve le caractère chrétien. L'auteur (qui ne voyait pas d'un œil favorable les romans et ne devait

37 Cf. la lettre de Paris au marquis Visconti d'Aragona du 6 avril 1820 (éd. Arieti, t. I, pp. 201-202). Sur le fait que Manzoni ait été «choqué et même révolté» par la lecture des *Mélanges* (non seulement à cause de la polémique contre Lancaster – qui se trouve principalement dans l'article «De l'éducation du peuple» –, mais également à cause de la réimpression des «Réflexions sur l'état de l'Eglise» qui y figure), cf. la lettre d'Enrichetta à Tosi du 6 octobre 1819 (E. MANZONI BLONDEL, *Lettere famigliari*, éd. établie par G. Bacci, Bologne, Cappelli, 1974, pp. 227-331, notamment p. 229). Lamennais prit également parti contre l'éducation laïque dans le premier volume du *De la religion* (voir la note 22), annoncé sur un ton louangeur dans l'*Amico*, VII (1825), pp. 24-27.

38 Par Alliana e Paravia, Turin 1825 (l'édition est en deux volumes et non pas trois comme l'affirmait Zadei dans *L'abate Lamennais e gli italiani del suo tempo*, Turin, Piero Gobetti, 1925, p. 269 note 9).

39 La lettre se trouve dans le *Carteggio* cit., t. I, p. 491. Que la réponse n'ait pas été positive se déduit également de la lettre de d'Azeglio lui-même à Manzoni du 12 août 1823 (*ibid.*, t. II, p. 98).

40 Turin, Bianco, 1824 (parallèlement, l'ouvrage était loué par d'Azeglio dans l'*Amico d'Italia*, V, 1824, p. 21), et Rome, Poggioli, 1826 (avec cette déclaration sur le frontispice: «imprimé aux frais de l'*Amitié catholique*, distribution gratuite»).

41 *Amico d'Italia*, IV (1824), pp. 42-44.

42 *Ibid.*, VIII (1825), p. 133.

43 «Romanticismo», *ibid.*, VII (1825), pp. 249-270, et VIII (1825), pp. 85-101, pp. 129-141.

même pas annoncer dans l'*Amico* les *Fiancés*) ramenait encore en grande partie le Romantisme à l'«envie de faire sensation»⁴⁴, avec les résultats extravagants dont Manzoni s'était dissocié, comme on le sait, dans sa lettre, en doutant d'ailleurs que quelqu'un en Italie eût jamais soutenu une poétique semblable⁴⁵. S'appuyant sur un article du *Mémorial* (de O'Mahony), le marquis soutient que l'esprit de liberté du Romantisme peut s'apparenter dangereusement à la liberté politique et au protestantisme⁴⁶: c'est là évidemment le point auquel il assigne la plus grande importance. Bien qu'il ait sous la main le réquisitoire lucide du lettré lombard, d'Azeglio essaye en somme de revenir, avec un peu plus de circonspection peut-être, aux vieux lieux communs polémiques dont le premier avait fait résolument place nette.

En ce qui concerne les «règles», par exemple, il dit qu'il ne voit aucune raison de vouloir s'y soustraire si elles sont dictées par des exigences rationnelles, la connaissance de l'âme humaine, l'expérience⁴⁷, alors que Manzoni lui avait écrit que les romantiques, dans la partie négative de leur système, tendaient à exclure «les règles basées sur des faits particuliers et non sur des faits généraux, sur l'autorité des rhéteurs et non sur le raisonnement»⁴⁸. Mais l'attitude du marquis piémontais est en réalité évidente dès

44 *Ibid.*, VIII (1825), p. 85.

45 A. Manzoni, *Scritti linguistici e letterari* (vol. V de *Tutte le opere* dans la collection «Classici Mondadori»), t. III, par C. Riccardi et B. M. Travi, Milan, 1991, p. 254.

46 Cf. *Amico d'Italia*, VIII (1825), pp. 130-131. L'article de O'Mahony, dans le *Mémorial catholique* de février de la même année 1825 (pp. 125-136), s'intitulait *Réflexions au sujet d'un poème romantique* et parlait d'*Eloa ou la sœur des anges* d'Alfred de Vigny. Dans une courte note parue en 1824, d'Azeglio annonçait déjà ses interventions futures en disant: «... parmi les Italiens il s'en trouve certains qui, ennuyés par les fables païennes de l'Hymen et du Zéphyr etc. – qui semblent des personnages obligés dans les poésies classiques –, croient donc que le Romantisme est plus que chrétien: je dirais *ne quid nimis*; mais il vaudra mieux en parler ailleurs que dans une note» (*Amico d'Italia*, VI, 1824, p. 283; et l'on pense, mais ce n'est qu'une coïncidence, aux «galants hommes du *ne quid nimis*» des *Fiancés*, XXII, trad. citée, p. 484).

47 *Amico d'Italia*, VIII (1825), p. 132.

48 Manzoni, *Scritti linguistici e letterari* cit., t. III, pp. 225-226. En réalité tout cela est du «déjà vu»: cf. d'une part *Della Romanticomachia, libri quattro* (Torino, Domenico Pane, 1818) d'Ottavio Falletti di Barolo (ce n'est pas pour rien qu'il était lié à d'Azeglio et à D. Saluzzo: c'était même un cousin de cette dernière) et de l'autre la réplique du *Conciliatore* (n. 27, 29 octobre 1818), due à Berchet (où l'on donne à Falletti quelques «nouvelles littéraires, qu'il semble, bien qu'elles soient plutôt vieilles, ignorer complètement, comme nous l'avons vu dans la *Romanticomachia*», l'une de celles-ci étant que «les romantiques ne refusèrent jamais de se soumettre aux règles

le titre de son intervention, «Romanticismo», si l'on se rappelle que Manzoni, dans la partie finale de sa lettre, après avoir conclu que: «Dans toute la guerre du Romantisme, il n'y a que... le mot à être mort», avait déclaré explicitement: «surtout que personne n'ait l'idée de le ressusciter; ce serait renouveler la guerre, et peut-être porter préjudice à l'idée, qui, dépourvue de nom, vit et croît avec suffisamment de tranquillité»⁴⁹. D'une façon un peu contradictoire d'Azeglio devait d'ailleurs reconnaître que l'idée, avec ou sans nom, continuait à vivre et à croître, lui qui, revenant à la fin à ce qui lui tenait le plus à cœur, écrivait que l'important était en tout cas d'exclure de ces nouvelles compositions «tout mélange avec Dieu, avec les Saints, avec les choses religieuses», en somme toute atteinte au dépôt révélé⁵⁰.

Si nous nous sommes attardé pendant un certain temps sur ces pages, ce n'est pas seulement parce qu'elles éclairent distinctement la position sur le Romantisme d'un personnage-clé du groupe dont nous nous occupons, mais également parce que la fonction d'intermédiaire de Diodata Saluzzo est, ici encore, fondamentale. Rappelons-nous, du côté manzonien, non seulement le rôle stratégique réservé dans sa lettre à la citation de Diodata Saluzzo («une illustre de vos amies – laquelle fut une des très rares qui dans les faits anticipèrent les théories»)⁵¹, mais également le post-scriptum d'une lettre directement adressée le 30 juillet 1824 à la poétesse piémontaise: «J'ai la hardiesse de vous prier de me rappeler au souvenir de Monsieur le marquis d'Azeglio, qui, je l'espère, m'aura pardonné l'ennui que je lui causai par un rabâchage très indiscret»⁵², post-scriptum où n'est certes pas due au hasard l'évocation, et par conséquent l'autorisation indirecte à la lecture, d'un écrit dont Manzoni souhaitait par ailleurs qu'il demeurât «pri-

établies par la nature et par la raison»: cf. éd. V. Branca, Florence, Le Monnier, 1948, t. I, pp. 269-272, notamment p. 272).

49 *Ibid.*, p. 255,

50 Cf. *Amico d'Italia*, VIII (1825), pp. 136-137. Déjà dans la lettre du 12 août 1823, qui servit d'occasion à Manzoni pour écrire la sienne sur le Romantisme, d'Azeglio avait écrit au lettré lombard: «... je ne suis pas un lettré, et je n'ai pas l'audace d'intervenir pour composer ni trancher ce différend. Dans mon obscurité, je jouis du beau là où je le trouve et, pour retourner à ce que je vous ai dit au début, je me prosterne là où je trouve religion et esprit» (*Carteggio* cit., t. II, pp. 97-100, notamment p. 99).

51 Manzoni, *Scritti letterari* cit., t. III, p. 230.

52 Manzoni, *Lettere* cit., t. I, pp. 365-366, notamment p. 366.

vé»⁵³. Du côté de d'Azeglio, qui avait certainement discuté du Romantisme avec la poétesse, il faut penser au compte rendu de l'*Ipazia* publié dans l'«Amico», et plus encore au fait que, dans le numéro précédent, le premier de l'année 1827, la revue avait laissé précisément à l'ode *La nuova poesia*⁵⁴ de Diodata Saluzzo dédiée à Manzoni, le soin de prononcer le dernier mot sur ce problème si controversé.

Venons-en maintenant à Diodata elle-même. Cousine de d'Azeglio (rappelons-nous les académies poético-théâtrales de leur jeunesse, avec lui et sa sœur Enrichetta, amie très chère de notre poète et par la suite épouse de Prospero Balbo⁵⁵), elle avait déjà collaboré par des écrits poétiques à l'*Ape, gazzetta degli amici cristiani*, dont le marquis piémontais avait été le principal rédacteur de 1803 à 1806 à Florence où il avait émigré à la suite de l'annexion du Piémont à la France. En 1806 un décret napoléonien l'avait cependant contraint, sous peine de voir ses biens confisqués, de rentrer dans sa patrie⁵⁶. A Cesare d'Azeglio sont dédiés, dans le premier volume des *Versi* (édition de 1816), un sonnet pour la mort de sa fille Me-

- 53 Mais en circulation. Le père Manera aussi (cf. la note 404), dans une lettre à Manzoni datable de la fin octobre ou du début de novembre 1829, mentionne le fait qu'il a lu à Turin la *Lettera sul Romanticismo*: «Je me souviens avoir lu à Turin une très longue lettre de vous parlant du Romantisme, écrite au marquis d'Azeglio, où l'on trouve des choses très belles et très vraies, mais dites parfois de manière à donner plus de liberté qu'on ne le voudrait de votre part» (publiée partiellement dans [PIRRI], «Un amico...» cit., pp. 379-381, notamment p. 381).
- 54 En réalité, au-delà des thèses qui y sont exprimées à propos du Classicisme et du Romantisme (cachées sous des apparences allégoriques pas toujours heureuses ni évidentes, mais centrées en tout cas sur l'idée de base que «i nomi alternansi, l'estro non muta» – «des noms changent, l'inspiration ne change pas»), le texte me paraît surtout significatif parce que, singulièrement et presque prophétiquement, à la veille de la sortie des *Fiancés* et de l'*Ipazia*, D. Saluzzo s'y reconnaît déjà comme vaincue et abandonnée par la poésie en faveur du poète lombard.
- 55 A la mémoire d'Enrichetta Taparelli Balbo sont dédiés des stances, des sonnets, une anacréontique et une chanson à Prospero Balbo (cf. le recueil *Memoriae Henrichettae Taparella Prosperi Balbi uxoris monumentum*, Turin, Soffiotti, 1792, pp. 110-131; *Versi*, Turin, Soffiotti, 1796, ensuite Turin, Morano, 1797, t. I, pp. 14-29, pp. 63-67, et t. II, pp. 59-69; *Versi*, Turin, Pomba, 1816, t. I, pp. 29-31, pp. 123-129, et t. III, pp. 53-72).
- 56 Outre Diodata Saluzzo et Gian Francesco Galeani Napione dont nous avons déjà parlé, avaient déjà écrit dans l'«Ape», avant de collaborer à l'«Amico», Luigi Fiacchi (Clasio) et Cesare Lucchesini. Diodata avait donné un sonnet *A Maria Vergine* (III, VIII, 31 marzo 1806, p. 388), aussitôt recueilli dans le fascicule *Sonetti della N. D. Diodata Saluzzo Roero inseriti nell'Ape, e nel Diario Cattolico*, Florence, s. é. [mais Domenico Ciardetti], 1806, et ensuite dans *Versi* 1816 cit., t. I, p. 83.

tilde et une chanson pour la mort de sa fille Melania⁵⁷. On peut donc imaginer sans peine combien Diodata et son frère Cesare⁵⁸ se sentaient chez eux⁵⁹ à l'Amicizia cattolica et à l'*Amico d'Italia*.

- 57 *Versi*, Turin, Pomba, 1816, t. I, p. 88, pp. 221-226 (cf. aussi t. IV, pp. 227-231). Dans l'édition ne figure pas l'ode saphique *Le tombe*, elle aussi, comme la chanson citée, écrite et publiée en opuscule pour la mort de Melania (1807). A part les nombreux morceaux, auxquels il a déjà été fait allusion, dédiés à la mémoire de la sœur de Cesare, Enrichetta, on peut rappeler ici les deux «poemetti» compris dans le vol. III et dédiés à l'épouse de d'Azeglio, Cristina Morozzo, à l'occasion de la mort supposée de Cesare et ensuite de son retour (pp. 109-139, déjà dans *Versi*, 1797, t. II, pp. 105-117, pp. 132-144).
- 58 A son propos je renvoie aux travaux cités dans TISSONI, *Considerazioni* cit., p. 175 note 14: parmi eux, le volume de *Poesie scelte* (éd. P. A. Paravia, Pinerolo, Chiantore, 1857) est une référence fondamentale, qui comporte non seulement des lettres de personnages illustres adressées à D. Saluzzo, mais également un essai biographique important dû au responsable de l'édition.
- 59 Du reste, c'est à Diodata, dans une lettre non datée conservée aux Archives Malingri de Bagnolo Piemonte, que d'Azeglio se confiait avec beaucoup de sincérité à propos des problèmes de la revue: «A l'Amico vous savez si je suis aidé par d'autres. Car ceux qui en avaient manifesté l'intention se sont retirés: raisons ou prétextes à foison: et pour que je ne puisse douter de leur mauvaise volonté, il me faut découvrir peu à peu que l'unique obstacle est le fait de travailler pour moi. Jusqu'à ce que j'aie la preuve, d'après l'avis unanime de mes véritables Amis, qu'il s'agit d'une œuvre tout à fait méprisable, je reste ferme dans mon propos; la peine et les désagréments et la dérision continueront à être tolérés, lors même qu'une seule personne réussirait à avoir les yeux dessillés ou à s'éloigner du mal grâce à ces feuilles» (ce passage est traduit à partir de la transcription de NADA, *Roberto d'Azeglio* cit., p. 146 note 2). Cesare Saluzzo (associé également aux *Memorie* modénaises, périodique, comme on le sait, aux orientations analogues) publia dans l'*Amico* huit sonnets (III, 1823, p. 104, p. 147, p. 263, p. 297, p. 364; V, 1824, pp. 94-95, p. 127), les plus récents de sujet religieux, les autres d'un goût pathético-sépulcral; Diodata, le poème en vers libres «La penisola di Sant'Ospizio» (III, 1823, pp. 1-9), le sonnet «Al Padre Assarotti» (IV, 1823, p. 386), les romances «Cimela» (V, 1824, pp. 146-149), «La valle dei templari» (VI, 1824, pp. 185-191), et «Lina» (XV, 1829, pp. 51-55: un beau texte, en heptasyllabes «manzoniens»), l'épicedion «In morte di Vincenzo Monti» (XIV, 1828, pp. 210-216) et l'ode mentionnée plus haut, «La nuova poesia» (XI, 1827, pp. 272-276: dédiée «ad Alessandro Manzoni»). Il faut donc corriger sur ce point la recherche fondamentale de Tissoni qui, ayant eu entre les mains des poésies postérieures à l'édition de 1816, surtout des fascicules séparés ou des extraits (que l'on trouve naturellement à la Bibliothèque Malingri), en a déduit «que les nombreux vers que Diodata Saluzzo composa par la suite n'eurent pour la plupart qu'une vie typographique secrète, confiée à des opuscules à tirage limité, destinés à circuler presque uniquement parmi les familiers et les amis de la noble compagnie» (TISSONI, *Considerazioni* cit., p. 148). Ce n'est pas que la revue l'«Amico» ait eu une diffusion immense, mais d'y avoir publié a certes une autre valeur que de l'avoir fait dans quelques opuscules indépendants depuis le

Toutefois, on pourrait croire tout d'abord à une certaine dérobade de leur part, du point de vue idéologique, s'il est vrai que leurs interventions sont constituées par des poésies et non par des essais consacrés à des sujets historico-politiques ou philosophico-religieux. D'autant plus que, si on trouve dans la revue deux sonnets à l'idéologie engagée comme ceux de Viotti⁶⁰ «Al filosofismo», telles ne semblent pas être au premier abord les poésies de Diodata et de Cesare. Mais on risquerait ainsi d'oublier combien l'ambition historico-politique et philosophico-religieuse anime en réalité l'œuvre de Diodata Saluzzo, bien qu'elle se soit rigoureusement limitée à une production artistique. Pensons à l'*Ipazia*, à commencer par les déclarations de la préface⁶¹. Mais il faut lire ensuite, pour confirmation, le compte rendu du poème qui parut dans l'*Amico*, à côté des *Lettres vendéennes* et des éloges suscités par le chef-d'œuvre de Lamennais, ainsi que d'abondantes citations demaistriennes et des articles du *Moniteur*, le tout constituant le contexte du «triomphe de la philosophie chrétienne» dont parlait précisément Diodata Saluzzo à Balbo dans une lettre opportunément rappelée par Romagnani⁶². On y exalte le mérite du poète qui pendant de longues années s'était donné la peine de «chanter la Religion et la Légitimité»⁶³. En 1828 justement, dans une composition «A Carlo Felice», Diodata Saluzzo résumait elle-même ses sentiments constants par les termes «amour de la patrie, fidélité au roi, culte de l'Éternel»⁶⁴. Elle avait également insisté sur

début, surtout si l'on considère, comme nous nous attachons à le faire ici, l'orientation idéologique et culturelle du groupe dont la revue était l'expression (le dépouillement fourni ci-dessus permet en outre de compléter le répertoire établi par Tissoni lui-même aux pp. 184-185 note 37).

60 Les sonnets sont signés «G. M. V.». L'attribution à Giovanni Battista Viotti, censeur de l'Université de Turin, est due à Gambaro (*Sulle orme* cit., p. 87)

61 Cf., dans l'édition de 1827, les pp. XXI-XXIII, où l'on parle du «but moral» de l'«écrit». Sur ce point, ainsi que pour l'indication d'autres allusions à la réalité politique contemporaine à l'intérieur du poème, je renvoie à Tissoni, *Considerazioni* cit., p. 190 note 75.

62 Cf. G. P. ROMAGNANI, *Diodata Saluzzo nell'Accademia delle Scienze di Torino. Fra Tommaso Valperga di Caluso e Prospero Balbo*, dans *Il Romanticismo in Piemonte: Diodata Saluzzo*, Atti del Convegno di Studi di Saluzzo, 29 settembre 1990, textes réunis par M. Guglielminetti et P. Trivero, Florence, Olschki, 1993, pp. 11-35.

63 Cf. *Amico d'Italia*, XII (1827), pp. 236-240. Dans le compte rendu (où on lit également que l'auteur «pourra déposer franchement ses volumes dans les mains du Juge, sans craindre qu'aucune de ses compositions ne lui attire condamnation») apparaît souvent la locution «filosofia vera divina». Il est immédiatement suivi (p. 241 ss.) par l'annonce des *Opuscoli filosofici* de Rosmini.

64 Cf. V. BORGHINI, *Diodata «regina del castalio monte»*, in *Dal barocco al neo-*

sa constance lors de l'envoi de l'*Ipazia* à Manzoni: «Vous verrez par là que, en aucun temps, je n'ai changé de sentiment ni d'idées»⁶⁵.

Ce qui est en fait surprenant, c'est la manière dont Diodata Saluzzo tentait dans la même lettre d'amener Manzoni sur ses propres positions. Dans la phrase suivante elle lui attribuait, à lui aussi, le grand mérite de la constance: mais constance en quoi? La suite éclaire cette tentative – presque physique – d'«annexion». Ayant exprimé le soupçon que «certains Piémontais» eussent mal décrit à l'écrivain lombard la «patrie» (piémontaise: indice, à ce qu'il paraît, d'une conception encore réduite à la «petite patrie»), elle continuait ainsi: «Vous savez qu'on juge mal les hommes et les choses après les divisions funestes et les dissentiments civils entre citoyens: venez dans la société, entre érudits, dans notre Académie, vous trouverez qui vous apprécie». Ceux qui avaient mal parlé du Piémont avaient sans aucun doute exprimé des doutes sur sa vitalité culturelle, mais pour ce faire ils se basaient également, comme on peut l'imaginer, sur un jugement politique opposé au régime absolutiste de la Restauration. Il n'est pas vrai que nous soyons morts culturellement, réplique par conséquent Diodata Saluzzo qui par là même cautionne implicitement le climat politique où elle vit.

Dans sa réponse, l'écrivain lombard (se bornant à tenir compte principalement de la demande-clé faite par Diodata, un «jugement» sur l'*Ipazia*) évoquait, comme on le sait, le concept schlegelien de forme «organique et non mécanique» pour dire que chaque ouvrage devait être évalué *juxta sua principia* et non à l'aide d'une grille préconstituée, qui lui est forcément étrangère⁶⁶. Ainsi Manzoni, tout en évitant de se prononcer sur les positions idéologiques, reprenait le dialogue avec d'Azeglio sur la question des règles et ne faisait rien d'autre, en réalité, que de réexposer avec davantage de clarté un concept déjà présent dans la lettre sur le Romantisme⁶⁷: mais il le faisait d'une manière bien appropriée, parce que le poème très *sui generis* de Diodata Saluzzo nécessitait au préalable, même si naturellement ce n'était pas suffisant, une défense de ce genre⁶⁸. Je veux dire que Diodata

classicismo, Turin, Sei, 1946, p. 49.

65 Cf. la lettre du 9 octobre 1827 dans *Carteggio di Alessandro Manzoni* cit., t. II, p. 337.

66 La lettre manzonienne se lit dans *Lettere* cit., pp. 447-450.

67 Cf. les §§ 34 et 35 de l'éd. citée.

68 Cf. la préface à l'éd. 1827, pp. XXI-XXIII, où, après avoir appelé génériquement son ouvrage «écrit», l'auteur le définit «roman en vers; non pas épopée», précisant ensuite qu'il ne contient aucun «merveilleux», ni païen ni chrétien (ce dernier point s'accordait parfaitement avec les idées et les préoccupations de Cesare d'Azeglio).

Saluzzo était pratiquement obligée à ce moment-là, pour défendre son poème, d'épouser un élément cardinal de la poétique romantique qui avait tout simplement échappé à d'Azeglio. Et elle ne s'en défendait aucunement, car elle écrivait aussitôt à Manzoni en lui disant que «l'ami commun», le marquis d'Azeglio, à qui elle l'avait fait lire, désirait publier la lettre dans l'«Amico», et elle demandait par conséquent son consentement⁶⁹.

La réponse de l'écrivain lombard (qui fut, comme on peut aisément le penser, négative) s'appuyait sur une distinction marquante entre d'une part le poète (Diodata Saluzzo), auquel l'auteur «pouvait croire que ces opinions [les thèses romantiques citées plus haut, «différentes de celles reçues communément»] ne paraîtraient ni neuves ni désagréables» et d'autre part les «nombreux lecteurs» qui, au contraire, n'étant pas «dans une semblable disposition, en auraient été offensés»⁷⁰. Manzoni était évidemment bien renseigné sur l'opinion de d'Azeglio et sur les orientations générales de la revue (en réalité le marquis piémontais, «Religion et Légimité») une fois sauvegardées – comme elles l'étaient dans le poème de Diodata Saluzzo –, était même disposé à transiger sur le reste). Mais ce qui est remarquable, c'est que le poète est ici comme «détaché» de son contexte le plus immédiat et annexé, à titre individuel, à un climat plus progressiste.

Ici nous devons étendre notre propos car ce n'était pas la première fois qu'un tel fait se produisait. Quelque chose de semblable, on le sait, s'était déjà passé avec di Breme et son *Discorso intorno all'ingiustizia di alcuni giudizi letterari italiani*⁷¹. En réalité la Diodata Saluzzo de 1816, alors qu'elle aurait voulu conserver une situation stratégique *super partes* en ce qui concerne sa position littéraire, se trouvait dès cette époque, pour ce qui

69 La lettre est publiée dans TISSONI, *Considerazioni* cit., pp. 166-167.

70 Cf. MANZONI, *Lettere* cit., t. I, p. 451. La responsable de l'édition de la *Lettera sul Romanticismo* dans la collection citée des «Classici Mondadori» considère (suivant en cela, en réalité, Arieti, sans le citer, *ibid.*, note à p. 924) que par cette lettre Manzoni refusait son consentement à la publication de sa longue réflexion à d'Azeglio. Mais après la publication, par les soins de Tissoni, de la lettre de Diodata à laquelle cette lettre de Manzoni répond (d'où il résulte clairement que le consentement refusé concernait la publication de la lettre sur l'*Ipazia*), il ne fallait plus commettre cette erreur.

71 Cf. L. ARBORIO GATTINARA DI BREME, *Intorno all'ingiustizia di alcuni giudizi letterari italiani. Discorso*, Milan, Giegler, 1816, p. 55, pp. 57-62 (maintenant dans *Discussioni e polemiche sul Romanticismo (1816-1826)*, publié par E. Bellorini, reprint par A. M. Mutterle, Bari, Laterza, 1975, t. I). Di Breme citait en appendice à son discours l'ode «Le rovine» comme «exemple de parfait Poème romantique».

est de l'idéologie, sur des positions fort éloignées de celles pourtant variées qui régnaient au sein du groupe romantique lombard. Quant à la position littéraire, on doit reconnaître une certaine ambiguïté car, si elle avait sans doute apprécié les compliments de di Breme, elle avait paraît-il suggéré la même année, dans le *Giornale di Firenze*, que c'était là le résultat d'un «zèle excessif» et qu'«Elle n'avait jamais eu la prétention de se donner en modèle à l'Italie»⁷². Mais pour ce qui est de l'idéologie la position de Diodata était claire. On a récemment évoqué de nouveau l'épisode de la publication de ses deux nouvelles, «Gaspara Stampa» en 1818 et «Il castello di Rinasco» en 1819, respectivement dans le *Spettatore* et dans le *Ricoglitore*, alors que di Breme lui reprochait, pour la première, et la mettait au défi, pour la seconde, de confier ses œuvres au méprisé Bertolotti (l'éditeur des deux journaux), en l'invitant à choisir le *Conciliatore*⁷³. Ce qu'il aurait fallu souligner, c'est qu'encore une fois il ne s'agissait pas seulement de ne pas se compromettre du point de vue littéraire en se livrant à l'organe d'une «secte», comme le romantique *Conciliatore*⁷⁴, mais bien d'un choix idéolo-

72 Cf. TISSONI, *Considerazioni* cit., pp. 145-146, et note 12 à la p. 174.

73 Parce que des incertitudes demeurent sur ce point il faut répéter – Tissoni avait été le premier à le mettre en lumière (p. 175) – que la publication de «Gaspara Stampa» est antérieure aux deux lettres de di Breme. Voici une reconstruction conjecturale (les lettres de Diodata Saluzzo manquant) de la correspondance en question: dans une première lettre à di Breme de fin novembre, postérieure au *Conciliatore* du 19 du même mois, Diodata Saluzzo demandait si sa nouvelle «Gaspara Stampa», parue dans le *Spettatore*, avait eu du succès à Milan et exprimait le désir de publier une autre nouvelle («Il castello di Rinasco») dans la capitale lombarde. Dans sa réponse du 3 décembre, di Breme la sommait de ne plus confier son œuvre à Bertolotti et lui offrait le *Conciliatore* comme lieu de publication. Dans une deuxième lettre, l'écrivain, après avoir probablement déclaré qu'elle était et entendait rester étrangère à toutes «sectes littéraires», précisait qu'elle avait pensé au *Raccoglitore*, et priait di Breme de bien vouloir dans tous les cas en faire mention dans le *Conciliatore*. La réponse, datée de Noël 1818, était fort claire: si la nouvelle paraissait (comme cela se fit par la suite) dans le *Raccoglitore*, le *Conciliatore* n'en parlerait pas (et – pour qu'il n'y ait pas le moindre doute à ce sujet – un post-scriptum ajoutait que le même silence serait, bien entendu, de mise en cas de retour au *Spettatore*). Ce n'était pas une question de «sectes littéraires», mais de «sectes morales». Bien plus, c'était justement le fait de ne pas entendre la littérature comme séparée de l'engagement moral, politique, et social... qui caractérisait la nouvelle conception séparant les conciliateurs – héritiers de la tradition philosophique lombarde du XVIII^e siècle de Verri et Beccaria – des amateurs actuels de la «belle littérature».

74 Il aurait fallu également rappeler à ce propos (outre l'«incident» de la citation de Diodata Saluzzo mutilée et sans indication d'auteur, dans le numéro du 19 novembre)

gique précis. Di Breme avait beau opposer à une conception uniquement «littéraire» de l'écriture, à laquelle il lui semblait que Diodata Saluzzo était assujettie, une conception qui considérait que la littérature n'était pas séparable de l'engagement moral, social et idéologique. Diodata Saluzzo, précisément pour des motifs idéologiques, préférerait les journaux neutres de Bertolotti à un *Conciliatore* libéral et parfois également favorable au protestantisme où, pour ne parler que de cela, di Breme lui-même avait publié à l'automne 1818 des comptes-rendus très caractérisés comme un sur l'inquisition en Espagne et un autre sur le livre de Mme de Staël concernant la révolution française – et où Pecchio, en novembre, avait trouvé le moyen de louer un pasteur genevois et la méthode de Lancaster⁷⁵. Et di Breme en

le compte rendu sévèrement sarcastique que Berchet avait donné de la *Romanticomachia* de Falletti di Barolo, intime de Diodata, dans le numéro 17 du *Conciliatore* (29 octobre 1818: voir à ce propos la note 48). Toutefois, ce compte rendu ne peut avoir influencé la décision concernant la publication de «Gaspara Stampa», car elle avait été prise auparavant (la nouvelle parut dans le *Spettatore* d'octobre). Plus tardive encore (dans le numéro 26, du 29 novembre), mais non moins significative, l'attaque de Pecchio contre une personnalité proche de Diodata Saluzzo comme Galeani Napione.

75 Cf., pour le compte rendu de la *Storia critica della inquisizione di Spagna* de Llorente, le *Conciliatore*, 3 (10 septembre 1818), 4 (13 septembre) et 11 (8 octobre), et pour celui des *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* de Mme de Staël, le numéro 7 (24 septembre). Pour Pecchio se référer au compte rendu des *Discours familiers d'un curé de campagne* de J. I. S. Cellérier, dans le numéro 20 (8 novembre) et à celui du mémoire *Della necessità d'introdurre nelle scuole primarie toscane il metodo Bell e Lancaster* dans le numéro 18 (1^{er} novembre). Mais il faut lire également les diatribes de di Breme pour la défense de la philosophie des lumières et contre l'alliance de la réaction et de la religion, dans son compte rendu de l'ouvrage réactionnaire *Ragionamenti sul carattere e sulle massime del secolo decimottavo* de Gaetano Belcredi (13, 15 octobre 1818). Il ne faut pas manquer de mentionner également la lettre de Visconti au *Conciliatore* dans le numéro 28 (6 décembre), dont le début ironique provoqua des «complications internationales»: «Io sono un ammiratore del minuetto del re di Sardegna, dei guardainfanti, e des ailes de pigeon...» (et il continuait en défendant, entre autres, les écoles lancastériennes: cf. éd. Branca, t. I, pp. 447-450). Écrivant à son frère à propos des réactions excessives de la cour de Savoie, Pellico commentait: «S. M. a été trompée par ce fou furieux de comte Napione. Celui-ci lui a fait croire que la phrase d'un article de E. V., où, se moquant des vieilleries, il parle des ailes de pigeon et du menuet du roi de Sardaigne était injurieuse à son égard. Or il faut savoir qu'ici, en Lombardie, on dit proverbialement le minuetto del re di Sardegna pour parler d'une chose vieille et tombée en désuétude. Il est ridicule que pour une chose pareille on ait écrit de Turin en demandant satisfaction à Vienne, et que notre journal risque d'être interdit. Mais nous avons réclamé en nous disculpant. Reste à savoir s'ils écouteront la raison. Diverses lettres de Turin à Breme disent que

était bien conscient puisqu'il en profitait, en passant, alors que Diodata Saluzzo semblait désormais avoir fait son choix, pour lui déclarer son jeu d'une manière très directe et presque avec une provocation ostentatoire: tirades de sa lettre contre «les tyrannies actuelles» ainsi que contre «les moines», louanges de la philosophie des Lumières et de Beccaria (avec évocation des «nobles, hommes et femmes», des «méritants du gouvernement» et des «dévots» qui ne voulaient pas l'écouter...)⁷⁶.

Or Manzoni, lui aussi, dut très vite, comme di Breme, prendre conscience des horizons idéologiques de la Piémontaise, mais malgré cela, il ne renonçait pas dans les années vingt, tout au moins dans le domaine esthétique, à lui offrir des «ouvertures de crédit» du type de celle que nous avons indiquée ci-dessus. On peut se demander, par contre, dans quelle mesure Diodata Saluzzo se rendait compte de l'éloignement des positions manzoniennes par rapport aux siennes. Nous avons déjà vu une tentative d'«annexion» dans sa lettre accompagnant l'envoi de l'*Ipazia*. Mais nous ne pouvons pas ne pas être frappés par le fait qu'en 1831 encore elle pût penser à envoyer au Lombard une ode qui non seulement était dédiée à Carlo Felice, mais qui célébrait un monument de sa politique pro-autrichienne: les noces de Marianna, fille de Victor-Emmanuel I, avec Ferdinand de

tout cela est provoqué par le comte Napione pour se venger des railleries que nous avons publiées dans le *Conciliatore* au sujet de son discours où il prétendait que les barbares du V^e siècle étaient moins barbares que les libéraux d'aujourd'hui» (I. RINIERI, *Della vita e delle opere di Silvio Pellico*, 3 vol., Turin, 1898, t. I, p. 314, et de là dans la préface à l'éd. Branca du *Conciliatore*, p. XXXIX). Et l'on pense à la célèbre lettre du même Pellico, toujours à son frère, d'août 1819: «romantique fut reconnu comme synonyme de libéral» (RINIERI, *Della vita* cit. p. 331). Il est en tout cas intéressant de noter, et significatif encore une fois de la position particulière de notre écrivain, que parmi les abonnés turinois au *Conciliatore* en novembre 1818 figurent justement Diodata Saluzzo et, avec elle, le marquis del Carretto, mais naturellement pas Cesare d'Azeglio, ni Galeani Napione, ni Falletti di Barolo, ni Balbo: cf. Branca, préface à l'éd. cit. du *Conciliatore*, note à la p. L (mais il faudrait contrôler, parce que Branca ne présente en réalité qu'un choix d'abonnés et non pas une liste complète). Sur les positions politiques et idéologiques des conciliateurs, je me contente de renvoyer ici à L. DERLA, *Letteratura e politica tra la Restaurazione e l'Unità*, Milan, Vita e pensiero, 1977, et surtout – pour un examen attentif et rigoureux, au-delà des schématismes faciles auxquels les affirmations des protagonistes eux-mêmes peuvent induire – à M. GUGLIELMINETTI, «Classicisti e romantici: progresso e decadenza d'Italia», in *Gertrude, Tristano e altri malnati. Studi sulla letteratura romantica*, Rome, Bonacci, 1988, pp. 199-242.

76 Cf. lettre citée, pp. 577-578.

Habsbourg-Lorraine, roi de Hongrie et futur empereur d'Autriche⁷⁷. Si, malgré la volonté – toute relative – de Manzoni de ne pas se montrer à découvert, Diodata Saluzzo était arrivée, comme il est probable, à subodorer ses tendances patriotiques et anti-autrichiennes, l'envoi de l'ode peut ne se justifier que par une conception toute «littéraire», comme le disait di Breme, de l'exercice poétique (la possibilité de faire apprécier des vers d'une belle facture...). Mais il se peut également que Diodata Saluzzo, avec l'orgueil et le courage d'un écrivain qui commençait à se sentir submergé par l'isolement et par l'oubli, confirmât ainsi, la tête haute, sa «constance» idéologique. Il est inutile de se demander si la fortune lui aurait été favorable au cas où, au lieu de chanter «Religion et Légimité», elle se fût ouverte aux valeurs de la liberté et à la cause de l'indépendance de la «patrie» italienne. C'était là la direction que lui avait indiquée, après la mort de di Breme, un autre piémontais, Santarosa, lorsqu'il lui parlait de la «belle patrie italienne», non sans craindre – car il n'était pas naïf – que dans l'élaboration de l'*Ipazia* l'auteur pût être influencé négativement par le milieu réactionnaire dans lequel elle vivait⁷⁸.

Une autre «ouverture» à l'égard de Diodata Saluzzo se trouve singulièrement chez Roberto d'Azeglio, le fils aîné de Cesare, impliqué avec Santarosa dans les émeutes de 1821. Au cours de son exil à Paris, il choisit Diodata comme médiatrice dans les rapports entre son père et lui, et Roberto s'ouvre à elle dans des lettres sans réticence en ce qui concerne sa pensée libérale. Pendant l'été 1826 arrive le moment de son retour – non souhaité – dans la capitale piémontaise et voici comment Costanza d'Azeglio, l'épouse de Roberto, après avoir vécu quelques jours dans le palais familial, commente l'atmosphère, justement dans une lettre à Diodata Saluzzo: «Les opinions politico-religieuses absorbent tout et les mansardes sont remplies de livres de la société *cattolica*; il faut des chambres pour le *scrivano*, et Dieu sait s'ils ont fait une demi-conversion; ils dégoutent plutôt

77 L'ode, intitulée *Inno a Minerva* et publiée en fascicule en 1831 (Turin, Chirio e Mina), peut être lue dans *Poesie postume* cit., pp. 96-99. Deux jours après avoir été composée, elle fut envoyée à Manzoni, en copie manuscrite, par lettre du 22 janvier 1831 (publiée par TISSONI, *Considerazioni* cit., pp. 170-171).

78 La lettre de Santarosa, qui suit les événements de 1821, peut être lue dans A. COLOMBO, «Nel primo centenario della morte di Santorre di Santarosa», in *Il Risorgimento Italiano*, XVIII (1925), pp. 385-456, notamment pp. 436-488.

qui en aurait envie»⁷⁹. Et peu de temps après, à Diodata «qui avait demandé à Roberto de se rendre chez elle pour y faire des lectures», Costanza expliquait (nous rapportons la lettre d'après le compte rendu du meilleur spécialiste de Roberto d'Azeglio, Narciso Nada) «qu'il s'y rendrait si vraiment Diodata insistait, mais qu'il préférerait s'en abstenir, pour ne pas devoir rencontrer des personnes avec lesquelles il avait rompu tout rapport dans des occasions peu agréables pour tout le monde, c'est-à-dire durant les émeutes de 1821»⁸⁰.

Malgré cela, il ne semble pas que l'on puisse dire qu'à ces ouvertures – qui n'étaient autres que des marques de respect et de confiance envers ses qualités intellectuelles et humaines – eût jamais correspondu de la part de Diodata Saluzzo la moindre concession idéologique. Il suffit de rappeler – et cela éclaire aussitôt sa position vis-à-vis de Santarosa et de Roberto d'Azeglio, mais aussi du Manzoni de *Marzo 1821*⁸¹ – sa prise de position très nette par rapport aux émeutes de 1821, qui coïncidait parfaitement avec le jugement porté par d'Azeglio père⁸², dans l'ode *La fedeltà al Re*, écrite en l'honneur du régiment en garnison à Nice, qui avait conservé à cette occasion une attitude fermement loyaliste⁸³.

79 Le passage figure dans une lettre du 16 septembre 1816 qui se trouve maintenant aux Archives Malingri de Bagnolo Piemonte, et se lit dans Nada, *Roberto d'Azeglio* cit., p. 143.

80 *Ibid.*, p. 153 note 24.

81 Il est inutile de préciser que *Marzo 1821* ne parut qu'en 1848 (et ensuite dans l'édition de 1860 des *Opere varie*).

82 En dehors des jugements épars, toujours négatifs (tels ceux contenus dans deux lettres à Rosmini, du 16 août 1826 et du 17 mai 1822, que l'on peut lire dans les appendices de l'ouvrage de GAMBARO, *Sulle orme* cit., pp. 196-197), voir en particulier l'histoire de l'émeute de mars-avril 1821 esquissée par Cesare d'Azeglio dans l'*Amico*, I (1822), pp. 212-225.

83 L'ode, qui date de 1821, peut être lue dans *Poesie postume* cit., pp. 112-125. Tissoni (p. 188, note 64) écrit «qu'elle pourrait avoir eu pour modèle le chœur du *Carmagnola*» en ce qui concerne l'usage du décasyllabe (avec une variante métrique non négligeable: la rime au milieu du premier et du cinquième vers de chaque strophe). Sur la position de Diodata Saluzzo voir également sa lettre à l'abbé Antonio Coppi, du 25 mars 1826, publiée dans C. JANNACO, «Nuove lettere di Diodata e de' suoi», in *Convivium*, XVIII (1940), pp. 388-395, notamment pp. 391-392. On peut également lire les mémoires du frère aîné de Diodata, Alessandro, consacrés aux mouvements insurrectionnels de 1821: «I moti del 1821 nelle memorie inedite di Alessandro Saluzzo», par M. ZUCCHI, dans *La rivoluzione piemontese del 1821. Studi e documenti raccolti da T. Rossi e C. P. Demagistris*, t. I, Turin, Società Storica Subalpina, 1927, pp. 420-542. Il faut rappeler enfin qu'à l'époque des émeutes, le gouverneur de Nice était un autre

Il faut tenir un tout autre discours, naturellement, pour ce qui est des concessions dans le domaine de la poésie romantique: que Diodata Saluzzo fût disposée à en adopter de nombreux points ne fait que donner raison à di Breme, cité plus haut, lorsqu'il opposait aux appréciations uniquement «littéraires» un Romantisme compris comme mouvement impliquant essentiellement un engagement réformateur et libéral. Au-delà d'une adhésion à des «formes» romantiques, il faudrait souligner plus nettement qu'on ne l'a fait jusqu'ici combien la portée idéologique de ses œuvres est divergente.

On a récemment insisté, par exemple, sur l'importance de l'intérêt pour l'histoire révélé par les nouvelles. Mais comment ne pas remarquer qu'elles sont totalement dépourvues de l'attention manzonienne à l'égard de l'«histoire des peuples» et que tout se réduit, au fond, à une généalogie de la noblesse piémontaise. Il s'agit en somme d'une histoire à partir d'un point de vue bien précis, celui qui permet par exemple à Diodata Saluzzo, dans une nouvelle comme *Isabella Losa*, non seulement d'exalter la fidélité à la religion et au souverain, mais de réexhumer les guerres avec les Vaudois (contre lesquels le Piémont de la Restauration avait remis en vigueur – et ce n'est pas un hasard – les vieilles lois vexatoires). A ce propos, on pense au témoignage du père Giuseppe Giacoletti dans le *Ragionamento* qui sert de préface à la *Miscellanea* de l'Arcadie romaine à la mort de Diodata:

Mais la constance de Diodata avait déjà repoussé un autre orage, le jour où le général français gouverneur du Piémont imposa, au cours d'une assemblée publique, le serment sur la liberté de culte au corps des académiciens. Voyant alors son père bondir avec indignation du siège de la présidence, et protester, en même temps que l'excellent abbé de Caluso, avec une énergie toute catholique, contre la motion étrange et impie de l'étranger, la fille imita sans hésiter d'aussi généreux exemples, refusa de voter et abandonna la salle de l'académie.⁸⁴

frère de Diodata, Annibale, et que c'est justement à Nice la fidèle que Victor-Emmanuel se rendit aussitôt après l'abdication. Cela dit, un fait me paraît encore une fois chargé de signification du point de vue que nous nous sommes efforcé de définir: juste à la veille des émeutes, c'est chez Diodata que Mustoxidi essaye de convertir le réactionnaire Cesare d'Azeglio à des idées plus libérales (ce dernier rapporte la conversation, écrivant le 3 janvier à San Marzano: «Hier au soir je vis Mustoxidi chez Diodata. Il entra avec moi dans des discours politiques, auxquels je répondis en loyal sujet», cf. NADA, *Roberto d'Azeglio* cit., p. 151 note 15).

84 *Alla memoria della marchesa Diodata Saluzzo. Componimenti arcadici raccolti dalla contessa Enrica Dionigi Orfei*, Rome, Salviucci, 1840, pp. 8-9.

Du reste, dans sa lettre à Manzoni du 29 mai 1828, Diodata Saluzzo disait de ses «nouvelles piémontaises» qu'elle les lisait «aux Amis», et qu'elles étaient «toutes pour nous, car tirées de l'histoire nationale des siècles passés»⁸⁵. Cette expression «aux Amis» doit être prise ici également, sinon exclusivement, dans son sens fort: il s'agit des réunions du groupe réactionnaire de «Amicizia cattolica».

Enfin, cette optique semble pouvoir éclairer aussi le «singulier jugement» sur les *Fiancés* confié à Coriolano Malingri dans une lettre de 1827: «Le roman de Manzoni n'est aucunement chevaleresque, mais il est beau, vraiment beau»⁸⁶.

Voici donc le moment de revenir à notre point de départ. Nous pouvons mieux comprendre désormais l'équivoque de Goudet, qui affirme, avec une expression un peu étrange, que le catholicisme de Manzoni ne serait pas «le catholicisme tel qu'il est»: reste à savoir à quoi Goudet assimile l'idée de catholicisme. Il était certainement significatif que Manzoni, fidèle à l'idée qu'il exprimait à Tosi en 1819, de ne pas admettre qu'on mêlât des «articles de foi politique» à la religion – tout en étant lui-même l'auteur, aux temps d'Adelchi comme du cardinal Frédéric, de représentations de la fonction historique positive de l'Eglise – répliquât à qui célébrait une présence historique compacte du catholicisme et tendait à faire des *Fiancés* une exaltation de celle-ci, par une réponse exclusivement religieuse, concernant le sanctuaire personnel de la conscience, et ne manquât pas de signaler les incertitudes, les zones d'ombre, les justes craintes quant à la possibilité d'être au nombre des sauvés que devait ressentir même celui qui revendiquait son appartenance à l'Eglise. Ce n'était certes pas la moins importante des réflexions que l'écrivain lombard proposait ainsi, non seulement au grand Breton, mais également à l'esprit plein de droiture et de sérieux de Diodata Saluzzo.

85 Ed. cit. (Tissoni), p. 80.

86 Cf. D. SALUZZO ROERO, *Novelle*, éd. L. Nay, Florence, Olschki, 1989, pp. 31-32.